



Avant-propos

Au fur et à mesure de la transformation de la littérature en *Big Data* ; au fur et à mesure que les cultures littéraires marginales s'interconnectent et leurs réalisations deviennent un bien commun dans l'espace mondial de la littérature ; enfin, au fur et à mesure que se multiplie le nombre de chercheurs et se diversifient les niches disciplinaires abordées – nous voyons s'accroître non seulement notre capacité d'appréhender les formes de l'activité littéraire, mais aussi la conscience « coupable » envers ce qui reste en dehors de tout cela. Il y a un rapport étroit entre la démocratisation de la connaissance à notre époque et la visibilité des « restes ». Plus nous prenons conscience de la quantité et de la variété de la littérature, plus nous comprenons ce qui a été « raté », ignoré, passé sous silence ou bien tombé dans l'oubli. L'extension du domaine de la littérature est en proportion directe avec celle du bassin des « déchés » : le sentiment qu'il y a trop de livres, trop de petites cultures, trop de directions de recherches est de nature à provoquer notre sensibilité envers la composante résiduelle de la littérature. La question que nous nous posons, devant ce vaste phénomène, n'aspire pas à la résolution « heureuse » de celui-ci dans un horizon totalisant de la connaissance. Les provocations du grand continent de la non-lecture (*the Great Unread*), que découvrait déjà Franco Moretti (*The Slaughterhouse of literature*, 2000) sur les traces de Margaret Cohen, ne sont pas celles de l'intégration, sinon de l'accommodation à une présence du « reste ». Comment se situer face à ce que nous ne pouvons pas appréhender ? Comment parler de ces formes de « l'ignorance », sans nous bercer dans l'illusion de pouvoir accorder à toutes les choses du littéraire la même attention ? Comment gérer le pessimisme face à l'énorme bilan de « dettes » et « restes » accumulé par les études littéraires ?

Le thème de ce numéro des *Cahiers Echinox* vise le domaine (en expansion) du résiduel en littérature. Il ne s'agit pas de revenir aux déclinaisons multiples du « secondaire », qui ont dominé les études littéraires des années '80 et '90, ni aux sens militants, d'engagement au nom de la marginalité, que ces réactions politiques présupposaient. Par la problématique des « restes », nous proposons une réflexion sur ce que les forces du temps, les lois d'interaction des systèmes culturels ou tout simplement les formes de l'action humaine transforment en sujet sans importance, ignoré ou condamné à un destin mineur. Car il faut reconnaître la multiplicité des acteurs et des ressources qui sont impliquées dans l'abondance de cette production résiduelle, engageant l'évolution des disciplines dans le domaine des sciences humaines, l'ordre institutionnel dans le champ littéraire, les effets de la mode ou les lois anthropologiques. Devant l'ampleur de ce phénomène, il incombe à la recherche une double tâche : de constater la variété des gestes et des activités qui génèrent des « restes » ; et, également, de penser leur signification dans le destin actuel des études littéraires. Autrement dit, pour avoir accès à une « politique » des restes, il



faut assumer une perspective transversale, où les différents angles et concepts qui nous permettent de contempler le résiduel de la littérature soient mis ensemble, au risque, bien entendu, de l'hétérogénéité et de l'inconsistance épistémique.

Faute d'une classification complète (et sans reste...) de ce qui contribue à l'augmentation et à l'enrichissement du domaine des restes en littérature, on peut au moins essayer d'en énumérer quelques figures :

(a) *Le temps*. Il est presque superflu de rappeler en quelle mesure l'oubli affecte sans cesse la mémoire littéraire. On en trouve une évocation des nombreuses conséquences dans l'ouvrage de Judith Schlanger, *Présence des œuvres perdues* (2010). Néanmoins, ce n'est pas dans le sens de la perte des quantités énormes de la production littéraire qu'il faut penser cette action du temps sur le dépôt de déchets littéraires. C'est plutôt dans la perspective des restes de la survie, dans une dynamique des « traces » et de la ruine, comme le montrent les réflexions de Aby Warburg ou de Walter Benjamin. Reprises de nos jours dans l'œuvre de Carlo Ginzburg, de Georges Didi-Huberman ou de Giorgio Agamben, elles constituent le cadre et presque la toile de fond de toute problématisation contemporaine sur la signification du résiduel dans les sciences de l'homme.

(b) *Les interactions culturelles*. Ce que l'on ignore en raison de la perspective distanciée que les littératures nationales ont les unes sur les autres, les déformations et les omissions imposées par la situation géopolitique des cultures littéraires, constituent la source la plus visible aujourd'hui des restes en littérature. L'essor de la littérature mondiale et de la recherche comparatiste centrée sur les systèmes littéraires nous aide à mieux percevoir les conséquences de l'incompréhension réciproque des cultures littéraires : il s'agit, par exemple, du manque d'attention que toute culture majeure a envers les cultures mineures et envers leurs obsessions nationales ; mais aussi de l'opacité des cultures mineures face à l'inventivité esthétique et conceptuelle des cultures majeures. Au fond, l'inégalité des cultures littéraires mise en évidence par Pascale Casanova (*La République mondiale des lettres*, 1999), la distribution inéquitable de la richesse symbolique et le déséquilibre des échanges entre les littératures se payent d'emblée par l'incroyable dépense d'une part et de l'autre, par la génération aberrante des restes qui affecte simultanément les valeurs du local et celles de l'universel.

(c) *Les pratiques de lecture* et leurs conditionnements sociologiques. La masse énorme des écrits mineurs, peu ou mal lus, qui constitue la réserve intarissable des redécouvertes faites par les historiens de la littérature, est le résultat des pratiques sociales et des politiques qui déterminent ce qu'on lit et la manière dont on fait la lecture. Il faut donc compter, parmi les réalités productrices des restes, les dispositifs institutionnels mis en évidence par la sociologie littéraire. Les instances de l'espace social ne cessent pas de régler, implicitement ou explicitement, ce qu'on ignore d'un livre, d'une école ou de toute une époque. On peut en faire un inventaire rapide : ce sont, d'abord, les acteurs chargés de la formation et de la conservation du canon ; ensuite, c'est la manipulation des institutions de pouvoir (interdictions, lectures idéologiquement détournées ou instrumentalisées) ; enfin, ce sont les habitudes sociales de la lecture, dont l'inattention de la lecture de consommation ou de la lecture dilettante, mais aussi les diverses pratiques herméneutiques et leurs inévitables points aveugles.



(d) *L'inventivité intellectuelle et esthétique* et les lois qui régissent son implantation sociale. À l'inventivité méthodologique dans les disciplines humaines, s'applique le raisonnement économique sur les limites de la mémoire collective développé par Yves Citton (*Pour une écologie de l'attention*, 2014) : la quantité finie de ressources attentionnelles disponibles dans une société, par les mécanismes d'une « économie » spécifique, produit sans cesse des objets de moindre importance, situés « en marge » des grands débats. C'est la capacité intellectuelle collective qui est responsable de la plupart des résidus dans le domaine des études littéraires, où prolifèrent les créations conceptuelles marginalisées, les importations échouées d'idées et de dispositifs interprétatifs. Mais il faut également prendre en compte une autre inventivité menacée, victime de maintes pertes et source des phénomènes de sous-développement, celle des formes littéraires : en raison d'une alternance entre automatisations et étrangeté qui a été soulignée d'emblée dans les travaux de l'École Formelle Russe, les formes littéraires (thèmes, motifs, personnages, structures métriques, topoï, etc.) ont leur marginalité – leur statut de reste – inscrite potentiellement dans leur code. Le rythme de la mode, qui règle de manière cyclique la sortie et l'adoption des formes, augmente incessamment le parc des conventions littéraires oubliées, en attente d'une possible résurrection future.



Ce volume de *Caïetele Echinoc* est le résultat d'un appel à contribution qui a rencontré un franc succès. Il faut mentionner le grand nombre de propositions qui se reflète dans la consistance du sommaire – preuve, peut-être, de l'importance des enjeux et des thèmes du résiduel dans la pensée contemporaine des objets de la littérature. Les articles ont été répartis en quatre sections. Tout d'abord, sous le titre *Figurer le reste*, on a essayé de circonscrire l'imagination du reste, la gamme très large de ses représentations : le déchet, la trace, le petit, le jouet, l'anecdote, la périphérie etc. C'est une réunion de figures peu homogène, qui justifie une approche du résiduel naturellement diverse et qui rend compte de l'hétérogénéité épistémologique des « caisses » qui englobent le reste. *Le continent de la non-lecture*, la deuxième section du dossier, réunit plusieurs études de cas illustrant des phénomènes de marginalisation et de « minorisation » des œuvres littéraires. Il s'agit principalement de deux directions de recherche : une, qui s'applique aux textes mineurs d'un auteur ou d'une école (des œuvres posthumes – ou anthumes, si l'auteur a été consacré par des publications parues après sa mort, des formes de l'activité publique des écrivains, des journaux et des mémoires, ou, tout simplement, des archives). L'autre qui vise la production littéraire mineure des écrivains occasionnels : dilettantes, amateurs, auteurs de performances orales, témoins affectés par les traumas historiques des guerres ou des régimes totalitaires. En somme, c'est la différence entre les restes générés, d'une part, par les pratiques de lecture (guidées par les valeurs et les pratiques d'une époque) et de l'autre, par la définition institutionnelle de la « littérature » et de ce qu'on accepte comme faisant partie légitimement du corpus des œuvres. La troisième section est dédiée aux filiations culturelles secondaires. Les articles rassemblés sous le titre *Identités en marge*



invitent à une réflexion sur la production des thèmes et des objets marginaux en fonction de la situation géopolitique d'une langue ou d'une culture littéraire : jargons familiaux voués à un destin mineur, peuples en quête de reconnaissance, nations récentes et communautés subalternes, etc. Il s'agit ici de la domination culturelle ou politique, et de l'inégalité comme moteur de la production résiduelle, activé par les contextes historiques et géographiques. La dernière section du dossier, intitulée *Survivances*, investit le territoire des revenants : le retour des anciennes formes faisant partie des systèmes littéraires archaïques, les conventions ou les concepts qui ressurgissent à grande distance dans le temps, souvent en changeant de domaine ou de vocabulaire, les sources refoulées des grandes traditions cognitives dans les études littéraires. Ce qui s'y exprime c'est l'action exercée par l'histoire sur toute création humaine ; mais aussi sa logique du retour, sa capacité difficilement prédictible d'actualiser et de ressusciter.

Le dossier thématique est encadré par une approche philosophique (l'article de Alexander Baumgarten, « Le reste comme problème de la philosophie »), en guise d'ouverture, et par une approche littéraire (l'entretien réalisé par Ioana Bot avec deux auteurs contemporains, Mircea Cărtărescu et George Szirtes, « A Discussion on the Remains of Writing – and the Remains of Living – with Two European Authors »), en guise de conclusion. C'est un choix des éditeurs qui marque les repères de cette « politique » possible et nécessaire du résiduel en littérature. On a cherché de distribuer systématiquement la pensée du reste en fonction des deux enjeux, comme fait d'expérience et comme ressource conceptuelle. Car ce n'est que dans cette visée double que sa compréhension prend tout son sens – l'envisager à la fois comme réalité de nos disciplines et de nos corpus, et comme puissance de pensée, capable d'appuyer notre réflexion sur la littérature.

Adrian Tudurachi

Institut de linguistique et d'histoire littéraire
« Sextil Pușcariu », Cluj-Napoca